Maurice Maeterlinck

SERRES CHAUDES

SUIVIES DE

QUINZE CHANSONS

Vertiges

Léon Spilliaert (1881-1946), *Serres chaudes I* (1917).

Maurice Polydore Marie Bernard Maeterlinck (1862-1949),
vers 1923.

Serres chaudes

1889

Illustrations de Léon Spilliaert

And in his hand a glass which shows us many more.
Shakespeare

Et torpenti multa relinquitur miseria.
De Imitatione

Serre chaude

Ô serre au milieu des forêts !
Et vos portes à jamais closes !
Et tout ce qu'il y a sous votre coupole !
Et sous mon âme en vos analogies !

Les pensées d'une princesse qui a faim,
L'ennui d'un matelot dans le désert,
Une musique de cuivre aux fenêtres des incurables.

Allez aux angles les plus tièdes !
On dirait une femme évanouie un jour de moisson ;
Il y a des postillons dans la cour de l'hospice ;
Au loin, passe un chasseur d'élans, devenu infirmier.

Examinez au clair de lune !
(Oh rien n'y est à sa place !)
On dirait une folle devant les juges,
Un navire de guerre à pleines voiles sur un canal,
Des oiseaux de nuit sur des lys,

Un glas vers midi,
(Là-bas sous ces cloches !)
Une étape de malades dans la prairie,
Une odeur d'éther un jour de soleil.

Mon Dieu ! mon Dieu ! quand aurons-nous la pluie,
Et la neige et le vent dans la serre !

Oraison

Ayez pitié de mon absence
Au seuil de mes intentions !
Mon âme est pâle d'impuissance
Et de blanches inactions.

Mon âme aux œuvres délaissées,
Mon âme pâle de sanglots
Regarde en vain ses mains lassées
Trembler à fleur de l'inéclos.

Et tandis que mon cœur expire
Les bulles des songes lilas,
Mon âme, aux frêles mains de cire,
Arrose un clair de lune las ;

Un clair de lune où transparaissent
Les lys jaunis des lendemains ;
Un clair de lune où seules naissent
Les ombres tristes de ses mains.

Serre d’ennui

Ô cet ennui bleu dans le cœur !
Avec la vision meilleure,
Dans le clair de lune qui pleure,
De mes rêves bleus de langueur !

Cet ennui bleu comme la serre,
Où l'on voit closes à travers
Les vitrages profonds et verts,
Couvertes de lune et de verre,

Les grandes végétations
Dont l'oubli nocturne s'allonge,
Immobilement comme un songe,
Sur les roses des passions ;

Où de l'eau très lente s'élève,
En mêlant la lune et le ciel
En un sanglot glauque éternel,
Monotonement comme un rêve.

Tentations

Ô les glauques tentations
Au milieu des ombres mentales,
Avec leurs flammes végétales
Et leurs éjaculations

Obscures de tiges obscures,
Dans le clair de lune du mal,
Éployant l'ombrage automnal
De leurs luxurieux augures !

Elles ont tristement couvert,
Sous leurs muqueuses enlacées
Et leurs fièvres réalisées,
La lune de leur givre vert.

Et leur croissance sacrilège,

Entr’ouvrant ses désirs secrets,
Est morne comme les regrets
Des malades sur de la neige.

Sous les ténèbres de leur deuil,
Je vois s’emmêler les blessures
Des glaives bleus de mes luxures
Dans les chairs rouges de l’orgueil.

Seigneur, les rêves de la terre
Mourront-ils enfin dans mon cœur !
Laissez votre gloire, Seigneur,
Éclairer la mauvaise serre,

Et l’oubli vainement cherché !
Les feuilles mortes de leurs fièvres,
Les étoiles entre leurs lèvres,
Et les entrailles du péché !

Cloches de verre

Ô cloches de verre !
Étranges plantes à jamais à l'abri !
Tandis que le vent agite mes sens au dehors !
Toute une vallée de l'âme à jamais immobile !
Et la tiédeur enclose vers midi !
Et les images entrevues à fleur du verre !

N'en soulevez jamais aucune !
On en a mis plusieurs sur d'anciens clairs de lune.
Examinez à travers leurs feuillages :
Il y a peut-être un vagabond sur le trône,
On a l'idée que des corsaires attendent sur l'étang,
Et que des êtres antédiluviens vont envahir les villes.

On en a placé sur d'anciennes neiges.
On en a placé sur de vieilles pluies.
(Ayez pitié de l'atmosphère enclose !)
J'entends célébrer une fête un dimanche de famine,
Il y a une ambulance au milieu de la moisson,

Et toutes les filles du roi errent, un jour de diète, à travers les prairies !

Examinez surtout celles de l'horizon !
Elles couvrent avec soin de très anciens orages.
Oh ! Il doit y avoir quelque part une énorme flotte sur un marais !
Et je crois que les cygnes ont couvé des corbeaux !
(On entrevoit à peine à travers les moiteurs)
Une vierge arrose d'eau chaude les fougères,
Une troupe de petites filles observe l'ermite en sa cellule,
Mes sœurs sont endormies au fond d'une grotte vénéneuse !

Attendez la lune et l'hiver,
Sur ces cloches éparses enfin sur la glace !

Offrande obscure

J'apporte mon mauvais ouvrage
Analogue aux songes des morts,
Et la lune éclaire l'orage
Sur la faune de mes remords :

Les serpents violets des rêves
Qui s'enlacent dans mon sommeil,
Mes désirs couronnés de glaives,
Des lions noyés au soleil,

Des lys au fond des eaux lointaines
Et des mains closes sans retour,
Et les tiges rouges des haines
Entre les deuils verts de l'amour.

Seigneur, ayez pitié du verbe !
Laissez mes mornes oraisons

Et la lune éparse dans l'herbe
Faucher la nuit aux horizons !

Feuillage du cœur

Sous la cloche de cristal bleu
De mes lasses mélancolies,
Mes vagues douleurs abolies
S'immobilisent peu à peu :

Végétations de symboles,
Nénufars mornes des plaisirs,
Palmes lentes de mes désirs,
Mousses froides, lianes molles.

Seul, un lys érige d'entre eux,
Pâle et rigidement débile,
Son ascension immobile
Sur les feuillages douloureux,

Et dans les lueurs qu'il épanche
Comme une lune, peu à peu,
Élève vers le cristal bleu
Sa mystique prière blanche.

Âme chaude

Ô mes yeux que l'ombre élucide
À travers mes désirs divers,
Et mon cœur aux rêves ouverts,

Et mes nuits dans mon âme humide !

J'ai trempé dans mon esprit bleu
Les roses des attentes mortes ;
Et mes cils ont fermé les portes
Sur des vœux qui n'auront plus lieu.

Mes doigts aux pâles indolences
Élèvent en vain, chaque soir,
Les cloches vertes de l'espoir
Sur l'herbe mauve des absences.

Et mon âme impuissante a peur
Des songes aigus de ma bouche,
Au milieu des lys que j'attouche ;
Éclipse aux moires de mon cœur ! …

Âme

Mon âme !
Ô mon âme vraiment trop à l'abri !
Et ces troupeaux de mes désirs dans une serre !
Attendant une tempête sur les prairies !

Allons vers les plus malades !
Ils ont d'étranges exhalaisons.
Au milieu d'eux, je traverse un champ de bataille avec ma mère.
On enterre un frère d'armes à midi,
Tandis que les sentinelles prennent leur repas.

Allons aussi vers les plus faibles :
Ils ont d'étranges sueurs ;
Voici une fiancée malade,

Une trahison le dimanche
Et des petits enfants en prison.
(Et plus loin, à travers la vapeur,)
Est-ce une mourante à la porte d'une cuisine ?
Ou une sœur épluchant des légumes au pied du lit d'un incurable ?

Allons enfin vers les plus tristes :
(En dernier lieu, car ils ont des poisons.)
Oh ! mes lèvres acceptent les baisers d'un blessé !
Toutes les châtelaines sont mortes de faim, cet été,
dans les tours de mon âme !
Voici le petit jour qui entre dans la fête !
J'entrevois des brebis le long des quais,
Et il y a une voile aux fenêtres de l'hôpital.

Il y a un long chemin de mon cœur à mon âme !
Et toutes les sentinelles sont mortes à leur poste !
Il y eut un jour une pauvre petite fête dans les faubourgs
de mon âme !

On y fauchait la ciguë un dimanche matin ;
Et toutes les vierges du couvent regardaient passer les vaisseaux
sur le canal, un jour de jeûne et de soleil.

Tandis que les cygnes souffraient sous un pont vénéneux ;
On émondait les arbres autour de la prison,
On apportait des remèdes une après-midi de Juin,
Et des repas de malades s'étendaient à tous les horizons !

Mon âme !
Et la tristesse de tout cela, mon âme ! et la tristesse de tout cela !

Lassitude

Ils ne savent plus où se poser ces baisers,
Ces lèvres sur des yeux aveugles et glacés ;
Désormais endormis en leur songe superbe,
Ils regardent rêveurs comme des chiens dans l'herbe,
La foule des brebis grises à l'horizon,
Brouter le clair de lune épars sur le gazon,
Aux caresses du ciel, vague comme leur vie ;
Indifférents et sans une flamme d'envie,
Pour ces roses de joie écloses sous leurs pas ;
Et ce long calme vert qu'ils ne comprennent pas.

Chasses lasses

Mon âme est malade aujourd'hui,
Mon âme est malade d'absences,
Mon âme a le mal des silences,
Et mes yeux l'éclairent d'ennui.

J'entrevois d'immobiles chasses,
Sous les fouets bleus des souvenirs,
Et les chiens secrets des désirs,
Passent le long des pistes lasses.

À travers de tièdes forêts,
Je vois les meutes de mes songes,
Et vers les cerfs blancs des mensonges,
Les jaunes flèches des regrets.

Mon Dieu, mes désirs hors d'haleine,
Les tièdes désirs de mes yeux,
Ont voilé de souffles trop bleus
La lune dont mon âme est pleine.

Fauves las

Ô les passions en allées
Et les rires et les sanglots !
Malades et les yeux mi-clos
Parmi les feuilles effeuillées,

Les chiens jaunes de mes péchés,
Les hyènes louches de mes haines,

Et sur l'ennui pâle des plaines
Les lions de l'amour couchés !
En l'impuissance de leur rêve
Et languides sous la langueur
De leur ciel morne et sans couleur,
Elles regarderont sans trêve

Les brebis des tentations
S'éloigner lentes, une à une,
En l'immobile clair de lune,
Mes immobiles passions.

Oraison

Mon âme a peur comme une femme,
Voyez ce que j'ai fait, Seigneur,
De mes mains, les lys de mon âme,
De mes yeux, les cieux de mon cœur !

Ayez pitié de mes misères !
J'ai perdu la palme et l'anneau ;
Ayez pitié de mes prières,
Faibles fleurs dans un verre d'eau.

Ayez pitié du mal des lèvres,
Ayez pitié de mes regrets,
Semez des lys le long des fièvres
Et des roses sur les marais.

Heures ternes

Voici d’anciens désirs qui passent,

Encor des songes de lassés,
Encor des rêves qui se lassent ;
Voilà les jours d'espoir passés !

En qui faut-il fuir aujourd'hui !
Il n'y a plus d'étoile aucune :
Mais de la glace sur l'ennui
Et des linges bleus sous la lune.

Encor des sanglots pris au piège !
Voyez les malades sans feu,
Et les agneaux brouter la neige ;
Ayez pitié de tout, mon Dieu !

Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,
Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace.

Ennui

Les paons nonchalants, les paons blancs ont fui,
Les paons blancs ont fui l'ennui du réveil ;
Je vois les paons blancs, les paons d'aujourd'hui,
Les paons en allés pendant mon sommeil,
Les paons nonchalants, les paons d'aujourd'hui.
Atteindre indolents l'étang sans soleil,
J'entends les paons blancs, les paons de l'ennui,
Attendre indolents les temps sans soleil.

Hôpital

Hôpital ! hôpital au bord du canal !
Hôpital au mois de juillet !
On y fait du feu dans la salle !
Tandis que les transatlantiques sifflent sur le canal !

(Oh ! n'approchez pas des fenêtres !)

Des émigrants traversent un palais !
Je vois un yacht sous la tempête !
Je vois des troupeaux sur tous les navires !

(Il vaut mieux que les fenêtres restent closes,
On est presque à l'abri du dehors.)
On a l'idée d'une serre sur la neige,
On croit célébrer des relevailles un jour d'orage,
On entrevoit des plantes éparses sur une couverture de laine,
Il y a un incendie un jour de soleil,
Et je traverse une forêt pleine de blessés.

Oh ! voici enfin le clair de lune !

Un jet d'eau s'élève au milieu de la salle !
Une troupe de petites filles entr'ouvre la porte !
J'entrevois des agneaux dans une île de prairies !
Et de belles plantes sur un glacier !
Et des lys dans un vestibule de marbre !
Il y a un festin dans une forêt vierge !
Et une végétation orientale dans une grotte de glace !

Écoutez ! on ouvre les écluses !
Et les transatlantiques agitent l'eau du canal !

Oh ! mais la sœur de charité attisant le feu !

Tous les beaux roseaux verts des berges sont en flamme !
Un bateau de blessés ballotte au clair de lune !
Toutes les filles du roi sont dans une barque sous l'orage !
Et les princesses vont mourir en un champ de ciguës !

Oh ! n'entrouvrez pas les fenêtres !
Écoutez : les transatlantiques sifflent encore à l'horizon !

On empoisonne quelqu'un dans un jardin !

Ils célèbrent une grande fête chez les ennemis !
II y a des cerfs dans une ville assiégée !
Et une ménagerie au milieu des lys !
Il y a une végétation tropicale au fond d'une houillère !
Un troupeau de brebis traverse un pont de fer !
Et les agneaux de la prairie entrent tristement dans la salle !

Maintenant la sœur de charité allume les lampes,
Elle apporte le repas des malades,
Elle a clos les fenêtres sur le canal,
Et toutes les portes au clair de lune.

Oraison nocturne

En mes oraisons endormies
Sous de languides visions,
J'entends jaillir les passions
Et les luxures ennemies.

Je vois un clair de lune amer
Sous l'ennui nocturne des rêves ;
Et sur de vénéneuses grèves,
La joie errante de la chair.

J'entends s'élever dans mes moelles
Des désirs aux horizons verts,
Et sous des cieux toujours couverts,
Je souffre une soif sans étoiles !

J'entends jaillir dans ma raison
Les mauvaises tendresses noires ;
Je vois des marais illusoires
Sous une éclipse à l'horizon !

Et je meurs sous votre rancune !
Seigneur, ayez pitié, Seigneur,
Ouvrez au malade en sueur
L'herbe entrevue au clair de lune !

Il est temps, Seigneur, il est temps
De faucher la ciguë inculte !
À travers mon espoir occulte

Sa lune est verte de serpents !

Et le mal des songes afflue
Avec ses péchés en mes yeux,
Et j'écoute des jets d'eau bleus
Jaillir vers la lune absolue !

Désirs d'hiver

Je pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées.

Toujours la pluie à l'horizon !
Toujours la neige sur les grèves !
Tandis qu'au seuil clos de mes rêves,
Des loups couchés sur le gazon,

Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourants sur la glace.

Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim.

Ronde d'ennui

Je chante les pâles ballades
Des baisers perdus sans retour !
Sur l'herbe épaisse de l'amour
Je vois des noces de malades.

J'entends des voix dans mon sommeil
Si nonchalamment apparues !
Et des lys s'ouvrent en des rues
Sans étoiles et sans soleil.

Et ces élans si lents encore
Et ces désirs que je voulais,
Sont des pauvres dans un palais,
Et des cierges las dans l'aurore.

J'attends la lune dans mes yeux
Ouverts au seuil des nuits sans trêves,
Afin qu'elle étanche mes rêves
Avec ses linges lents et bleus.

Amen

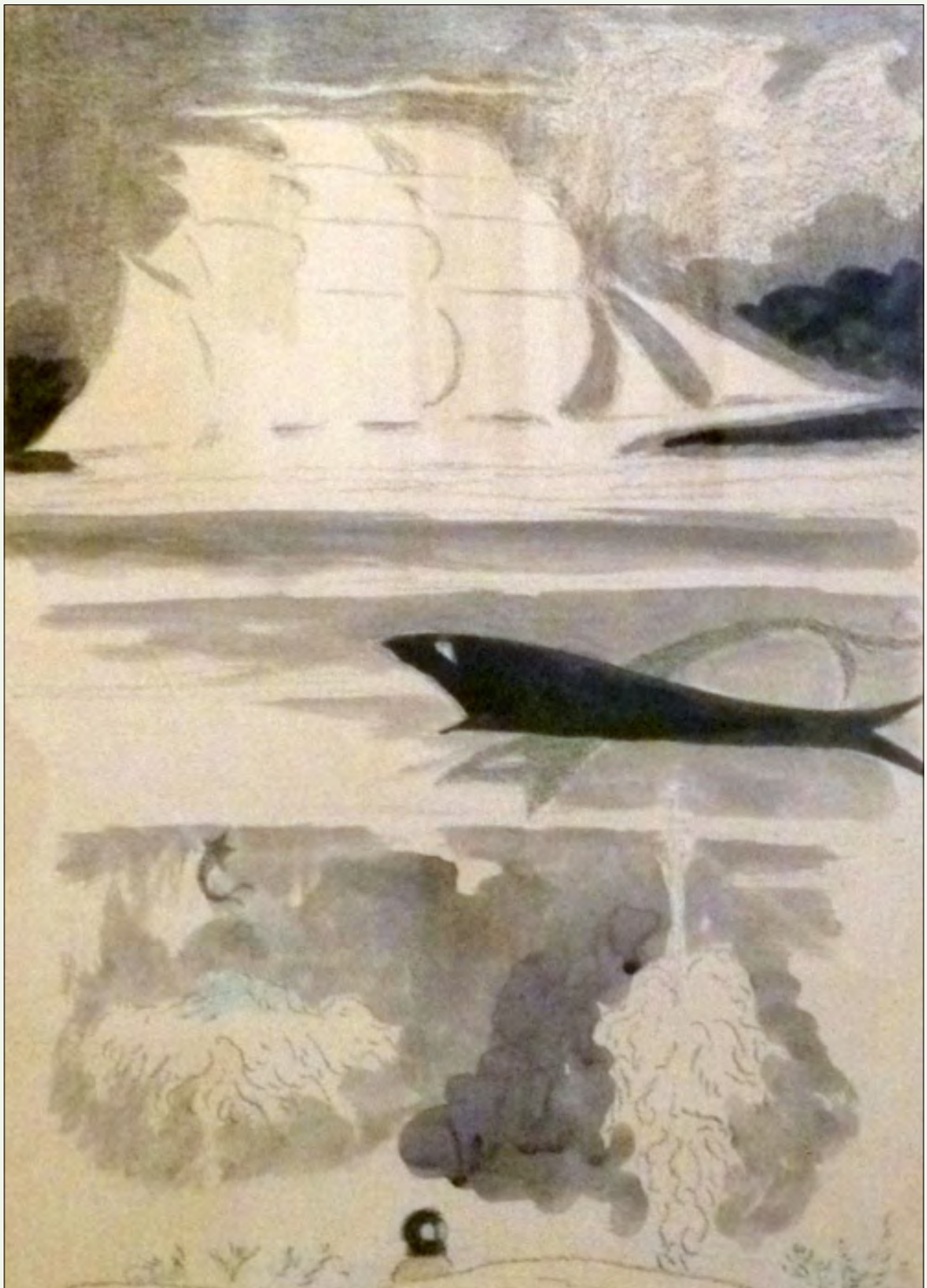
Il est l'heure enfin de bénir
Le sommeil éteint des esclaves,
Et j'attends ses mains à venir
En roses blanches dans les caves.

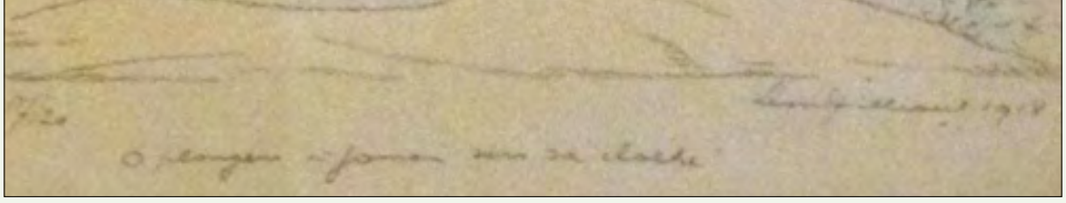
J'attends enfin son souffle frais,
Sur mon cœur enfin clos aux fraudes ;
Agneau-pascal dans les marais,
Et blessure au fond des eaux chaudes.

J'attends des nuits sans lendemains,

Et des faiblesses sans remède ;
J'attends son ombre sur mes mains,
Et son image dans l'eau tiède.

J'attends vos nuits afin de voir
Mes désirs se laver la face,
Et mes songes aux bains du soir,
Mourir en un palais de glace.





Cloche à plongeur

Ô plongeur à jamais sous sa cloche !
Toute une mer de verre éternellement chaude !
Toute une vie immobile aux lents pendules verts !
Et tant d'êtres étranges à travers les parois !
Et tout attouchement à jamais interdit !
Lorsqu'il y a tant de vie en l'eau claire au dehors !
Attention ! l'ombre des grands voiliers passe sur les dahlias
des forêts sous-marines ;
Et je suis un moment à l'ombre des baleines
qui s'en vont vers le pôle !

En ce moment, les autres déchargent, sans doute, des vaisseaux
pleins de neige dans le port !
Il y avait encore un glacier au milieu des prairies de juillet !

Ils nagent à reculons en l'eau verte de l'anse !
Ils entrent à midi dans des grottes obscures !
Et les brises du large éventent les terrasses !

Attention ! voici les langues en flamme du Gulf Stream !
Écartez leurs baisers des parois de l'ennui !
On n'a plus mis de neige sur le front des fiévreux ;
Les malades ont allumé un feu de joie,
Et jettent à pleines mains les lys verts dans les flammes !

Appuyez votre front aux parois les moins chaudes,
En attendant la lune au sommet de la cloche,

Et fermez bien vos yeux aux forêts de pendules bleus et d'albumines
violettes, en restant sourd aux suggestions de l'eau tiède.

Essuyez vos désirs affaiblis de sueurs ;
Allez d'abord à ceux qui vont s'évanouir :
Ils ont l'air de célébrer une fête nuptiale dans une cave ;
Ils ont l'air d'entrer à midi, dans une avenue éclairée de lampes
au fond d'un souterrain ;
Ils traversent, en cortège de fête, un paysage semblable
à une enfance d'orphelin.

Allez ensuite à ceux qui vont mourir.
Ils arrivent comme des vierges qui ont fait une longue promenade
au soleil, un jour de jeûne ;
Ils sont pâles comme des malades qui écoutent pleuvoir
placidement sur les jardins de l'hôpital ;
Ils ont l'aspect de survivants qui déjeunent sur le champ de bataille.
Ils sont pareils à des prisonniers qui n'ignorent pas que tous
les geôliers se baignent dans le fleuve,
Et qui entendent faucher l'herbe dans le jardin de la prison.

Aquarium

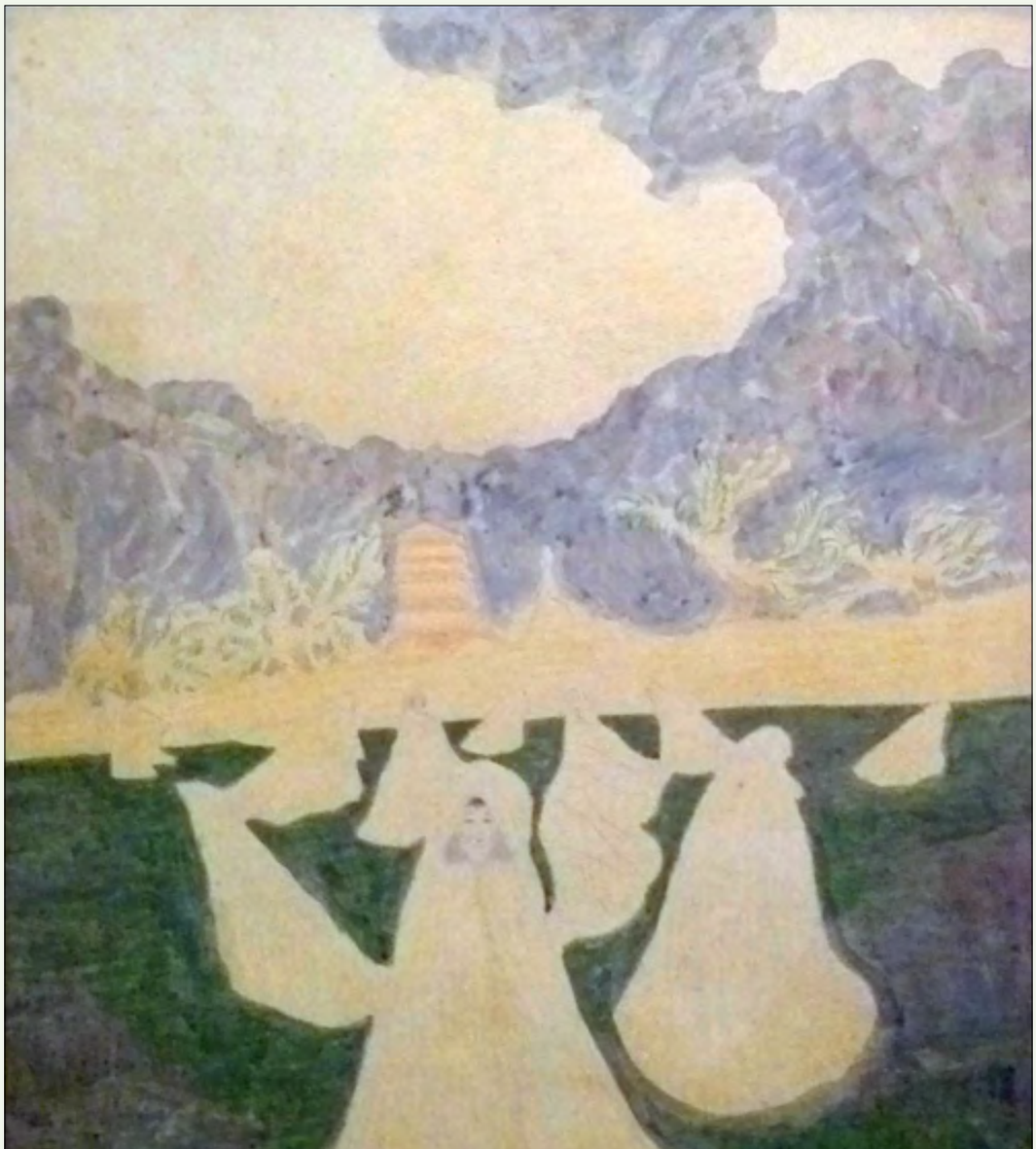
Hélas ! mes vœux n'amènent plus
Mon âme aux rives des paupières,
Elle est descendue au reflux
Des ses prières.

Elle est au fond de mes yeux clos,
Et seule son haleine lasse
Élève encore à fleur des eaux
Ses lys de glace.

Ses lèvres au fond des douleurs,
Semblent closes à mille lieues,
Et je les vois chanter des fleurs
À tiges bleues.

Ses doigts blanchissent mes regards,
En suivant la trace incolore
De ses lys à jamais épars
Et morts d'éclore.

Et je sais qu'elle doit mourir
En joignant ses mains impuissantes,
Et lasses enfin de cueillir
Ces fleurs absentes.



Verre ardent

Je regarde d'anciennes heures,
Sous le verre ardent des regrets ;
Et du fond bleu de leurs secrets
Émergent des flores meilleures.

Ô ce verre sur mes désirs !
Mes désirs à travers mon âme !
Et l'herbe morte qu'elle enflamme
En approchant des souvenirs !

Je l'élève sur mes pensées,
Et je vois éclore au milieu
De la fuite du cristal bleu,
Les feuilles des douleurs passées.

Jusqu'à l'éloignement des soirs
Morts si longtemps en ma mémoire,
Qu'ils troublent de leur lente moire
L'âme verte d'autres espoirs.

Sous l'eau du songe qui s'élève,
Mon âme a peur, mon âme a peur !
Et la lune luit dans mon cœur,
Plongé dans les sources du rêve.

Sous l'ennui morne des roseaux,
Seuls les reflets profonds des choses,
Des lys, des palmes et des roses,
Pleurent encore au fond des eaux.

Les fleurs s'effeuillent une à une
Sur le reflet du firmament,
Pour descendre éternellement
Dans l'eau du songe et dans la lune.

Visions

Je vois passer tous mes baisers,
Toutes mes larmes dépensées ;
Je vois passer dans mes pensées
Tous mes baisers désabusés.

C'est des fleurs sans couleur aucune,
Des jets d'eau bleus à l'horizon,
De la lune sur le gazon,
Et des lys fanés dans la lune.

Lasses et lourdes de sommeil,
Je vois sous mes paupières closes,
Les corbeaux au milieu des roses,
Et les malades au soleil,

Et lent sur mon âme indolente,
L'ennui de ces vagues amours
Luire immobile et pour toujours,
Comme une lune pâle et lente.

Oraison

Vous savez, Seigneur, ma misère !
Voyez ce que je vous apporte !
Des fleurs mauvaises de la terre,
Et du soleil sur une morte.

Voyez aussi ma lassitude,
La lune éteinte et l'aube noire ;
Et fécondez ma solitude
En l'arrosant de votre gloire.

Ouvrez-moi, Seigneur, votre voie,
Éclairez-y mon âme lasse,
Car la tristesse de ma joie
Semble de l'herbe sous la glace.

Regards

Ô ces regards pauvres et las !
Et les vôtres et les miens !
Et ceux qui ne sont plus et ceux qui vont venir !
Et ceux qui n'arriveront jamais et qui existent cependant !

Il y en a qui semblent visiter des pauvres un dimanche ;
Il y en a comme des malades sans maison ;

Il y en a comme des agneaux dans une prairie couverte de linges.

Et ces regards insolites !
Il y en a sous la voûte desquels on assiste à l'exécution d'une vierge
dans une salle close,
Et ceux qui font songer à des tristesses ignorées !
À des paysans aux fenêtres de l'usine,
À un jardinier devenu tisserand,
À une après-midi d'été dans un musée de cires,
Aux idées d'une reine qui regarde un malade dans de jardin,
À une odeur de camphre dans la forêt,
À enfermer une princesse dans une tour, un jour de fête,
À naviguer toute une semaine sur un canal tiède.
Ayez pitié de ceux qui sortent à petits pas comme des convalescents
dans la moisson !
Ayez pitié de ceux qui ont l'air d'enfants égarés à l'heure du repas !
Ayez pitié des regards du blessé vers le chirurgien,
Pareils à des tentes sous l'orage !
Ayez pitié des regards de la vierge tentée !
(Oh ! des fleuves de lait vont fuir dans les ténèbres !
Et les cygnes sont morts au milieu des serpents !)
Et de ceux de la vierge qui succombe !
Princesses abandonnées en des marécages sans issues ;
Et ces yeux où s'éloignent à pleines voiles des navires illuminés
dans la tempête !
Et le pitoyable de tous ces regards qui souffrent
de n'être pas ailleurs !
Et tant de souffrances presque indistinctes et diverses cependant !
Et ceux que nul ne comprendra jamais !
Et ces pauvres regards presque muets !
Et ces pauvres regards qui chuchotent !
Et ces pauvres regards étouffés !
Au milieu des uns on croit être dans un château qui sert d'hôpital !
Et tant d'autres ont l'air de tentes, lys des guerres,
sur la petite pelouse du couvent !
Et tant d'autres ont l'air de blessés soignés dans une serre chaude !

Et tant d'autres ont l'air de sœurs de charité sur une Atlantique
sans malades !

Oh ! avoir vu tous ces regards !
Avoir admis tous ces regards !
Et avoir épuisé les miens à leur rencontre !
Et désormais ne pouvoir plus fermer les yeux !

Attente

Mon âme a joint ses mains étranges
À l'horizon de mes regards ;
Exaucez mes rêves épars
Entre les lèvres de vos anges !

En attendant sous mes yeux las,
Et sa bouche ouverte aux prières
Éteintes entre mes paupières
Et dont les lys n'éclosent pas ;

Elle apaise au fond de mes songes,
Ses seins effeuillés sous mes cils
Et ses yeux clignent aux périls
Éveillés au fil des mensonges.

Après-midi

Mes yeux ont pris mon âme au piège,
Mon Dieu, laissez tomber, mon Dieu,
Un peu de feuilles sur la neige,

Un peu de neige sur le feu.

J'ai du soleil sur l'oreiller,
Toujours les mêmes heures sonnent ;
Et mes regards vont s'effeuiller
Sur des mourantes qui moissonnent...

Mes mains cueillent de l'herbe sèche,
Et mes yeux ternis de sommeil,
Sont des malades sans eau fraîche,
Et des fleurs de cave au soleil.

J'attends de l'eau sur le gazon
Et sur mes songes immobiles,
Et mes regards à l'horizon
Suivent des agneaux dans les villes.

Âme de serre

Je vois des songes dans mes yeux ;
Et mon âme enclose sous verre,
Éclairant sa mobile serre,
Affleure les vitrages bleus.

Ô les serres de l'âme tiède,
Les lys contre les verres clos,
Les roseaux éclos sous leurs eaux,
Et tous mes désirs sans remède !

Je voudrais atteindre, à travers
L'oubli de mes pupilles closes,
Les ombelles autrefois roses
De tous mes sonores entr'ouverts...

J'attends pour voir leurs feuilles mortes

Reverdir un peu dans mes yeux ;
J'attends que la lune aux doigts bleus
Entr'ouvre en silence les portes.

Intentions

Ayez pitié des yeux moroses
Où l'âme entr'ouvre ses espoirs,
Ayez pitié des inécloses
Et de l'attente au bord des soirs !

Émois des eaux spirituelles !
Et lys mobiles sous leurs flots
Au fil de moires éternelles ;
Et ces vertus sous mes yeux clos !

Mon Dieu, mon Dieu, des fleurs étranges
Montent aux cols des nénuphars ;
Et les vagues mains de vos anges
Agitent l'eau de mes regards.

Et leurs fleurs s'éveillent aux signes
Épars au milieu des flots bleus ;
Et mon âme ouvre au vol des cygnes
Les blanches ailes de mes yeux.

Attouchements

Attouchements !
L'obscurité s'étend entre vos doigts !
Musiques de cuivres sous l'orage !
Musiques d'orgues au soleil !

Tous les troupeaux de l'âme au fond d'une nuit d'éclipse !

Tout le sel de la mer en herbe des prairies !
Et ces bolides bleus à tous les horizons !
(Ayez pitié de ce pouvoir de l'homme !)

Mais ces attouchements plus mornes et plus las !

Ô ces attouchements de vos pauvres mains moites !
J'écoute vos doigts purs passer entre mes doigts,

Et des troupeaux d'agneaux s'éloignent au clair de lune
le long d'un fleuve tiède.

Je me souviens de toutes les mains qui ont touché mes mains.

Et je revois ce qu'il y avait à l'abri de ces mains,

Et je vois aujourd'hui ce que j'étais à l'abri de ces mains tièdes.

Je devenais souvent le pauvre qui mange du pain au pied du trône.

J'étais parfois le plongeur qui ne peut plus s'évader de l'eau chaude !

J'étais parfois tout un peuple qui ne pouvait plus sortir des faubourgs !

Et ces mains semblables à un couvent sans jardin !

Et celles qui m'enfermaient comme une troupe de malades
dans une serre un jour de pluie !

Jusqu'à ce que d'autres plus fraîches vinssent entr'ouvrir les portes,

Et répandre un peu d'eau sur le seuil !

Oh ! j'ai connu d'étranges attouchements !
Et voici qu'ils m'entourent à jamais !
On y faisait l'aumône un jour de soleil,
On y faisait la moisson au fond d'un souterrain,

Il y avait une musique de saltimbanques autour de la prison,

Il y avait des figures de cire dans une forêt d'été,
Ailleurs la lune avait fauché toute l'oasis,

Et parfois je trouvais une vierge en sueur au fond d'une grotte
de glace.

Ayez pitié des mains étranges !
Ces mains contiennent les secrets de tous les rois !

Ayez pitié des mains trop pâles !
Elles semblent sortir des caves de la lune,

Elles se sont usées à filer le fuseau des jets d'eau !

Ayez pitié des mains trop blanches et trop moites !

Il me semble que les princesses sont allées se coucher vers midi
tout l'été !

Éloignez-vous des mains trop dures !
Elles semblent sortir des rochers !
Mais ayez pitié des mains froides !
Je vois un cœur saigner sous des côtes de glace !
Ayez pitié des mains mauvaises !
Elles ont empoisonné les fontaines !
Elles ont mis les jeunes cygnes dans un nid de ciguë !
J'ai vu les mauvais anges ouvrir les portes à midi !
Il n'y a que des fous sur un fleuve vénéneux !

Il n'y a plus que des brebis noires en des pâturages sans étoiles !

Et les agneaux s'en vont brouter l'obscurité !

Mais ces mains fraîches et loyales !
Elles viennent offrir des fruits mûrs aux mourants !

Elles apportent de l'eau claire et froide en leurs paumes !

Elles arrosent de lait les champs de bataille !

Elles semblent sortir d'admirables forêts éternellement vierges !

Âme de nuit

Mon âme en est triste à la fin ;
Elle est triste enfin d'être lasse,
Elle est lasse enfin d'être en vain,
Elle est triste et lasse à la fin
Et j'attends vos mains sur ma face.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des anges de glace,
J'attends qu'ils m'apportent l'anneau ;

J'attends leur fraîcheur sur ma face,
Comme un trésor au fond de l'eau.
Et j'attends enfin leurs remèdes.
Pour ne pas mourir au soleil,

Mourir sans espoir au soleil !
J'attends qu'ils lavent mes yeux tièdes
Où tant de pauvres ont sommeil !

Où tant de cygnes sur la mer,
Des cygnes errants sur la mer,
Tendent en vain leur col morose,
Où, le long des jardins d'hiver,
Des malades cueillent des roses.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des anges de glace,
J'attends qu'ils mouillent mes regards,
L'herbe morte de mes regards,
Où tant d'agneaux las sont épars !

Quinze chansons

1896-1900

I

Elle l'enchaîna dans une grotte,
Elle fit un signe sur la porte ;
La vierge oublia la lumière
Et la clef tomba dans la mer.

Elle attendit les jours d'été :
Elle attendit plus de sept ans,
Tous les ans passait un passant.

Elle attendit les jours d'hiver ;
Et ses cheveux en attendant
Se rappelèrent la lumière.

Ils la cherchèrent, ils la trouvèrent,
Ils se glissèrent entre les pierres
Et éclairèrent les rochers.

Un soir un passant passe encore,
Il ne comprend pas la clarté
Et n'ose pas en approcher.

Il croit que c'est un signe étrange,
Il croit que c'est une source d'or,
Il croit que c'est un jeu des anges,
Il se détourne et passe encore...

II

Et s'il revenait un jour
Que faut-il lui dire ?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et s'il m'interroge encore
Sans me reconnaître ?
— Parlez-lui comme une sœur,
Il souffre peut-être...

Et s'il demande où vous êtes
Que faut-il répondre ?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre...

Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte ?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure ?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

Ils ont tué trois petites filles
Pour voir ce qu'il y a dans leur cœur.

Le premier était plein de bonheur ;
Et partout où coula son sang,
Trois serpents sifflèrent trois ans.

Le deuxième était plein de douceur,
Et partout où coula son sang,
Trois agneaux broutèrent trois ans.

Le troisième était plein de malheur,
Et partout où coula son sang,
Trois archanges veillèrent trois ans.

IV

Les filles aux yeux bandés,
(Ôtez les bandeaux d'or)
Les filles aux yeux bandés
Cherchent leurs destinées...

Ont ouvert à midi,
(Gardez les bandeaux d'or)
Ont ouvert à midi,
Le palais des prairies...

Ont salué la vie,
(Serrez les bandeaux d'or)
Ont salué la vie,
Et ne sont point sorties...

V

Les trois sœurs aveugles
(Espérons encore)
Les trois sœurs aveugles
Ont leurs lampes d'or.

Montent à la tour,
(Elles, vous et nous)
Montent à la tour,
Attendent sept jours...

Ah ! dit la première,
(Espérons encore)
Ah ! dit la première,
J'entends nos lumières...

Ah ! dit la seconde,
(Elles, vous et nous)
Ah ! dit la seconde,
C'est le roi qui monte...

Non, dit la plus sainte,
(Espérons encore)
Non, dit la plus sainte,
Elles se sont éteintes...

VI

On est venu dire,
(Mon enfant, j'ai peur)
On est venu dire

Qu'il allait partir...

Ma lampe allumée,
(Mon enfant, j'ai peur)
Ma lampe allumée,
Me suis approchée...

À la première porte,
(Mon enfant, j'ai peur)
À la première porte,
La flamme a tremblé...

À la seconde porte,
(Mon enfant, j'ai peur)
À la seconde porte,
La flamme a parlé...

À la troisième porte,
(Mon enfant, j'ai peur)
À la troisième porte,
La lumière est morte...

VII

Les sept filles d'Orlamonde,
Quand la fée fut morte,
Les sept filles d'Orlamonde,
Cherchèrent les portes.

Ont allumé leur sept lampes,
Ont ouvert les tours,
Ont ouvert quatre cents salles,
Sans trouver le jour...

Arrivent aux grottes sonores,
Descendent alors ;
Et sur une porte close,
Trouvent une clef d'or.

Voient l'océan par les fentes,
Ont peur de mourir,
Et frappent à la porte close,

Sans oser l'ouvrir...

VIII

Elle avait trois couronnes d'or,
À qui les donna-t-elle ?

Elle en donne une à ses parents :
Ont acheté trois roseaux d'or
Et l'ont gardée jusqu'au printemps.

Elle en donne une à ses amants :
Ont acheté trois rêts d'argent
Et l'ont gardée jusqu'à l'automne.

Elle en donne une à ses enfants :
Ont acheté trois nœuds de fer,
Et l'ont enchaînée tout l'hiver.

IX

Elle est venue vers le palais
– Le soleil se levait à peine –
Elle est venue vers le palais
Les chevaliers se regardaient
Toutes les femmes se taisaient.

Elle s'arrêta devant la porte
– Le soleil se levait à peine –
Elle s'arrêta devant la porte

On entendit marcher la reine
Et son époux l'interrogeait.

Où allez-vous, où allez-vous ?
– Prenez garde, on y voit à peine –
Où allez-vous, où allez-vous ?
Quelqu'un vous attend-il là-bas ?
Mais elle ne répondait pas.

Elle descendit vers l'inconnue
– Prenez garde, on y voit à peine –
Elle descendit vers l'inconnue
L'inconnue embrassa la reine
Elles ne se dirent pas un mot
Et s'éloignèrent aussitôt.

Son époux pleurait sur le seuil
– Prenez garde, on y voit à peine –
Son époux pleurait sur le seuil
On entendait marcher la reine
On entendait tomber les feuilles.

X

Quand l'amant sortit
(J'entendis la porte)
Quand l'amant sortit
Elle avait souri...

Mais quand il rentra
(J'entendis la lampe)
Mais quand il rentra
Une autre était là...

Et j'ai vu la mort
(J'entendis son âme)
Et j'ai vu la mort
Qui l'attend encore...

XI

Ma mère, n'entendez-vous rien ?
Ma mère, on vient avertir...
Ma fille, donnez-moi vos mains.
Ma fille, c'est un grand navire...

Ma mère, il faut prendre garde...
Ma fille, ce sont ceux qui partent...
Ma mère, est-un grand danger ?
Ma fille, il va s'éloigner...

Ma mère, Elle approche encore..
Ma fille, il est dans le port.
Ma mère, Elle ouvre la porte...
Ma fille, ce sont ceux qui sortent.

Ma mère, c'est quelqu'un qui entre...
Ma fille, il a levé l'ancre.
Ma mère, Elle parle à voix basse...
Ma fille, ce sont ceux qui passent.

Ma mère, Elle prend les étoiles ! ...
Ma fille, c'est l'ombre des voiles.
Ma mère, Elle frappe aux fenêtres...
Ma fille, elles s'ouvrent peut-être...

Ma mère, on n'y voit plus clair...

Ma fille, il va vers la mer.
Ma mère, je l'entends partout...
Ma fille, de qui parlez-vous ?

XII

Vous avez allumé les lampes,
— Oh ! le soleil dans le jardin !
Vous avez allumé les lampes,
Je vois le soleil par les fentes,
Ouvrez les portes du jardin !

— Les clefs des portes sont perdues,
Il faut attendre, il faut attendre,
Les clefs sont tombées de la tour,
Il faut attendre, il faut attendre,
Il faut attendre d'autres jours...

D'autres jours ouvriront les portes,
La forêt garde les verrous,
La forêt brûle autour de nous,
C'est la clarté des feuilles mortes,
Qui brûlent sur le seuil des portes...

— Les autres jours sont déjà las,
Les autres jours ont peur aussi,
Les autres jours ne viendront pas,
Les autres jours mourront aussi,
Nous aussi nous mourrons ici...

XIII

J'ai cherché trente ans, mes sœurs,
Où s'est-il caché !
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Sans m'en approcher...

J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Et mes pieds sont las,
Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...

L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Ôtez mes sandales,
Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal…

Vous avez seize ans, mes sœurs,
Allez loin d'ici,
Prenez mon bourdon, mes sœurs,
Et cherchez aussi...

XIV

Les trois sœurs ont voulu mourir
Elles ont mis leurs couronnes d'or
Et sont allées chercher leur mort.

S'en sont allées vers la forêt :
« Forêt, donnez-nous notre mort,
Voici nos trois couronnes d'or. »

La forêt se mit à sourire
Et leur donna douze baisers
Qui leur montrèrent l'avenir.

Les trois sœurs ont voulu mourir
S'en sont allées chercher la mer

Trois ans après la rencontrèrent.

« Ô mer donnez-nous notre mort
Voici nos trois couronnes d'or. »

Et la mer se mit à pleurer
Et leur donna trois cents baisers
Qui leur montrèrent le passé.

Les trois sœurs ont voulu mourir
S'en sont allées chercher la ville
La trouvèrent au milieu d'une île.

« Ô ville donnez-nous notre mort
Voici nos trois couronnes d'or. »

Et la ville s'ouvrant à l'instant
Les couvrit de baisers ardents
Qui leur montrèrent le présent.

XV

Cantique de la Vierge dans « Sœur Béatrice »
À toute âme qui pleure,
À tout péché qui passe,
J'ouvre au sein des étoiles
Mes mains pleines de grâces.

Il n'est péché qui vive
Quand l'amour a parlé ;
Il n'est âme qui meure
Quand l'amour a pleuré...

Et si l'amour s'égare
Aux sentiers d'ici-bas,
Ses larmes me retrouvent
Et ne s'égarent pas...

Serres chaudes,
recueil de Maurice Maeterlinck (1862-1949)
sont parus chez Léon Vanier éditeur,
à Paris, en 1889.

Le recueil, augmenté de *Quinze chansons,*
a été publié chez Paul Lacomblez éditeur,
à Bruxelles, en 1912.

Léon Spilliaert a fait paraître
Dix lithographies inspirées par les Serres chaudes
de Maurice Maeterlinck,
en édition privée, à tirage confidentiel, en 1918.

ISBN : 978-2-89668-714-5
© Vertiges éditeur, 2018
– 0715 –